

# 1

*Londres, 1850*

Assise sur les marches défoncées du bordel, Julie la Courte attendait que sa jeune et jolie protégée fasse ses adieux au juvénile et fringant Richard. La jolie Gloria avait adoré s'amuser, non sans délectation, à enquiquiner le jeune Richard pendant leurs années d'enfance. Qu'ils étaient beaux, ces deux-là ! La gamine était comme sa fille depuis que sa mère n'était plus de ce monde. Cette maman putain avait manqué de jugeote un soir, et une sale vermine lui avait refile la chaude-pisse.

Julie prévenait pourtant ses filles :

– N'allez jamais avec des types que je ne vous ai pas présentés d'abord !

C'était pourtant simple !

En un mois, la jeune femme avait quitté son existence sordide et reposait dans des cieux plus cléments. Avant de partir, toute fiévreuse, la mère avait fait jurer à sa mère maquerelle de s'occuper de sa progéniture.

Julie la Courte était une femme de parole. Pas très honnête, mais de parole. Et, depuis cette terrible soirée, elle s'était mise en devoir d'élever la petite Gloria et de faire d'elle une lady en lui donnant une éducation clas-

sique avec des précepteurs payés en nature par l'une de ses quatorze travailleuses.

\*\*\*

Quelque temps plus tard, les choses s'étaient compliquées parce que l'enfance cédait la place à l'adolescence et que Gloria commençait à faire bien des envieux. À commencer par le fougueux Richard, avec qui elle ne se refusait rien. À qui elle ne refusait rien. Qui ne lui refusait rien.

Mais la Courte souhaitait mieux que Richard pour sa protégée.

Un de ses plus sérieux clients, lord Douglas, communément appelé sir Jeremy, proche de la Couronne, lui proposa de l'aide si de son côté la maquerelle lui organisait des rendez-vous galants avec les mollets virils les plus appétissants de la capitale. Ce dont il était éperdument friand ! Elle accepta. Lui aussi. Et la décision de mettre la petite à l'abri du besoin fut prise séance tenante.

\*\*\*

Julie la Courte se leva, arrangea sa large jupe à crino-line en jetant un dernier coup d'œil au lupanar qui avait fait sa fortune et le bonheur de tous les queutards richissimes du royaume. *L'heure de la retraite a sonné*, se dit-elle. *Va ! Et ne te retourne pas*. Réflexion qui était, il faut bien le dire, une nouveauté pour elle ! La désormais femme respectable s'éclaircit le gorge. C'était le moment de se dire au revoir pour de bon.

Gloria et Richard s'étreignirent une dernière fois. Le jeune homme adressa à la Courte un regard perdu. La

jeune fille monta à bord de la voiture qui l'amenait vers sa nouvelle vie.

– Je ne t'oublierai jamais ! dit-elle.

– Je t'aime, tu es mon trésor. À jamais..., répondit-il.

Il regarda s'éloigner la calèche.

Pour la première fois de sa vie de jeune adulte, une larme roula sur sa joue.



## 2

*Avenue Kléber, Paris, 1979*

Une feuille de platane, toute simple, magnifique, rougeoyante, aux belles couleurs de l'automne se détacha du grand arbre et plana lentement jusqu'au sol. En chemin, elle frôla le fer forgé du balcon d'un élégant immeuble haussmannien. Claude la suivit de ses yeux bleu pâle. *Ainsi va la vie*, pensa-t-elle.

Elle fut tirée de sa rêverie par son arrière-petite-fille. Une drôle de gamine à la drôle de frimousse avec des cheveux blonds épais qui lui dégringolaient sur les épaules. Les grands yeux bleus de l'enfant la fixaient à la dérobée.

– Granny ! Où il est, ce trésor ?

Granny Claude sourit. Quelle idée elle avait eue de raconter cette histoire de trésor à la petite Darcy ! Un prénom ridicule, soit dit en passant, hérité de la passion de sa mère pour les romans romantiques de la très britannique Jane Austen.

Ah ! Ce trésor, quelle poisse ! Maintenant, la mioche ne la lâchait plus. Ce n'était même pas *son* histoire, mais celle de sa vieille gouvernante écossaise. Amusant au départ, mais soûlant à la longue ! Enfin, si cela faisait plaisir à la p'tiote ! Alors, quand faut y aller... Granny prit la parole :

– Eh bien, il est caché quelque part, ma chérie. Mais je t'assure que personne ne le trouvera jamais.

– Pourquoi, dis ?

– Parce que je l’ai cherché et que je ne l’ai pas trouvé, pardi !

– Quand ?

– Quand j’avais ton âge et même après. Ma nounou m’emmenait dans son Écosse natale, tous les étés pendant dix jours. Avec tes grands-oncles, nous retournions sur les lieux de son enfance. Elle nous racontait ces histoires de trésor. Je crois même qu’elle nous faisait chercher ! D’ailleurs, à la réflexion, elle aussi cherchait. À mon avis, il y a quand même quelque chose...

– C’était Metton Manor !

– Non, ma chérie, *Merryton Manor*, corrigea-t-elle.

– Merryton Manor, répéta la fillette consciencieusement. Merryton Manor. Raconte-moi !

– Alors, c’était une grande maison. Une maison de princesse.

La gamine attira son arrière-grand-mère vers une large bergère Louis XVI aux coussins rebondis et la força à s’asseoir. Elle se blottit à ses genoux.

– Raconte-moi !

– C’était une grande maison, reprit granny Claude, une maison de princesse, et à l’intérieur vivait une jeune femme magnifique qui portait le doux nom d’Emily.

– Comme moi, ma granny, c’est mon deuxième prénom ! Comme moi !

– Oui, comme toi ! Elle était belle et grande et avait une chevelure magnifique...

– Dis, gran, raconte ! Comment étaient ses cheveux ?

La gamine commençait franchement à l’emmerder. Mais elle continua :

– Ils étaient auburn, tu vois, une sorte de roux, et ils flamboyaient comme une passion dévorante.

– Oh ! Une passion dévorante !

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle n'en savait fichtre rien, mais ça sonnait bien à l'oreille !

– Et son prince, c'était qui déjà ? s'écria-t-elle, passant à autre chose.

– Il s'appelait Tom, Tom Brenton. Ils étaient amoureux fous.

Darcy trépignait d'impatience ; elle voulait que son aïeule arrive au moment qu'elle préférerait.

– Et la reine ? s'écria-t-elle. Parle-moi de la reine !

– Que d'agitation, ma chérie !

Oh là, là, elle allait en avoir pour une plombe ! Enfin...

Elle reprit :

– La reine est venue passer une nuit à Merryton, et on dit qu'elle y aurait perdu une bague d'une valeur inestimable...

– La Rose du monde ! anticipa la gamine, qui connaissait déjà la réponse pour avoir entendu l'histoire des dizaines de fois. Ses joues rosirent de nouveau de bonheur.

– C'est ça, le trésor ? renchérit-elle.

– Peut-être bien...

– Un jour, j'irai le trouver et je te le ramènerai. Dis, comment était la reine ?

Elle changeait encore de conversation.

– C'était un tout petit bouchon. Ses sujets l'appelaient « Sa Petite Majesté » tellement elle était minuscule. Elle avait le regard d'un bleu perçant incroyable. Elle t'aurait trouvée bien curieuse !

La fillette balaya cette remarque du revers de la main.

– Et la maison ! Parle-moi de la maison !

Granny Claude se carra dans le large fauteuil (tant qu'à faire, autant être à l'aise). Elle tendit la main vers le petit guéridon qui le joutait et s'empara du cône de marijuana, déposé là en prévision, qu'elle fixa sur un long porte-cigarette. D'un geste gracieux, elle alluma le joint, le porta à

sa bouche et inspira longuement. (Voilà, tout était mieux et merveilleux. Même la petite curieuse barbante à ses pieds !)

*Oh, oh !* pensa la fillette. Granny Claude allait encore avoir ses grands yeux tout rouges et raconter des bêtises qui ne manqueraient pas de la faire rire.

La vieille dame souffla en direction du plafond. Elle dirigea son regard vers le ciel bleu que l'on distinguait parmi les hautes branches des vieux platanes de l'avenue. Elle soupira :

– Ma chère enfant, je ne suis jamais retournée à Merryton Manor. La maison était l'une des plus somptueuses de la région. Elle avait plus de quarante pièces et presque deux fois autant de fenêtres. Sa bibliothèque qui comptait plus de quinze mille volumes faisait des envieux dans bien des propriétés alentour.

Granny tira à nouveau sur son mégot, puis elle continua :

– C'était un petit bijou. Les gens la surnommaient le « diamant » tellement sa structure de granit brillait au soleil. Et elle était posée sur cet écrin de verdure. Et tous ces souterrains... Mon Dieu, il y en avait, des souterrains...

Les yeux de la vieille dame commencèrent à rougir. La petite fille savait que, d'un instant à l'autre, la situation allait devenir complètement dingue, voire incontrôlable. Elle adorait ce spectacle. Elle se demandait quand, elle aussi, elle pourrait fumer comme sa granny, laquelle reprit :

– Il paraît que la splendide demeure n'est plus que quatre murs de pierre envahis par des ronces, que les cloisons se sont effondrées les unes après les autres et qu'il ne reste des fenêtres et des portes que des trous béants et obscurs !



Elle se leva précipitamment, emmenant la gamine dans sa course. La gosse roula au pied de la bergère. Sa chute fut amortie par l'épais tapis d'Orient positionné par chance sous le fauteuil. Elle stabilisa sa posture et se redressa, de la joie plein le cœur. Ça y est ! Granny craquait son plomb !

La vieille dame pointa du doigt sa petite-fille et déclama, tragique, belle et grandiose – Sarah Bernhardt au mieux de sa forme :

– Un jour, quand tu seras plus grande, retourne à Merryton Manor. Cours au pied du grand hêtre pourpre et observe la maison. Blottis-toi contre l'arbre comme je le faisais. Habille la demeure de toutes ses splendeurs passées, enlève les ronces et recouvre-la de lierre, entrouvre les fenêtres et laisse le vent s'engouffrer dans les voilages. Ferme les yeux et imagine-toi ma Nanny Betsy s'enfonçant dans les bois par l'un des « trois chemins » et surtout trouve-le, trouve-le ! Trouve ce butin et ramène-le-moi ! Ce fabuleux trésor de mon enfance !

La foudre et le tonnerre auraient pu s'abattre sur le salon. Au lieu de cela, sur ces belles paroles, granny Claude s'effondra dans le fauteuil et lâcha un ronflement tonitruant, au plus grand plaisir de la gamine, qui se tordit de rire sur le parquet très soigné de l'appartement très huppé de sa richissime grand-mère.